

«Un quart d'heure avec M. André Malraux», entretien accordé à André Rousseaux<sup>1</sup>, *Candida* [Paris], n° 348, 13 novembre 1930, p. 3.

Suivi de :

«Protestation d'A. Malraux contre l'interview d'André Rousseaux et réponse du dit», *Candida* [Paris], n° 349, 20 novembre 1930, p. 3.

**Ou : Publication partielle : «M. André Malraux nous communique la lettre suivante, qu'il a adressée à *Candida*», *La Nouvelle Revue française* [Paris], t. 35, n° 207, 1<sup>er</sup> décembre 1930, p. 915-916.**

---

André Malraux

### Un quart d'heure avec M. André Malraux

— Bonjour, Monsieur, asseyez-vous, je vous prie.

*Il y a mille et une manières de dire ces banalités. Est-ce parce que je sais que M. André Malraux est anarchiste, que je m'imagine vérifier son caractère dans sa façon de m'accueillir ? De même que certains écrivains représentent la poésie pure, on pourrait dire que l'anarchie pure s'exprime par M. Malraux. Nulle foi et très peu d'amour : que reste-t-il ? Il reste à se demander ce qu'on fait en ce triste monde, et surtout pourquoi l'on s'astreint aux lois, usages et règlements que les autres hommes croient devoir accepter : On déblaye, on déblaye : religion, patrie, morale, société. On ne tient à rien, même pas à soi-même (au moins affecte-t-on de ne pas y tenir), et encore moins à moi qui viens d'entrer. On déblaye, en me tendant la main; c'est par là que le «bonjour» de M. Malraux est un «bonjour» d'anarchiste, et non pas, comme on pourrait croire, parce qu'il m'aurait reçu, un drapeau rouge dans une main et une bombe dans l'autre. Non, l'accueil de M. Malraux est fort civil, et son studio – meubles noirs et velours gris*

---

<sup>1</sup> Catholique conservateur, André Rousseaux écrit dans les années 20 pour *L'Action française* avant de devenir feuilletonniste au *Figaro* dès les années 30. Il refusera toute collaboration à la NRF dirigée par Drieu La Rochelle en 1940 et défendra dans son journal ceux que les pétainistes appelleront les «mauvais maîtres».

— a la correction rigoureuse de tous les studios que l'on peut voir à Paris, du moment qu'il y règne de l'intelligence et du goût. La seule particularité du studio de M. Malraux est qu'il s'y trouve, sur des rayons de bois, des têtes sculptées gréco-bouddhiques, comme on en voit dans certaines salles du musée Guimet.

— Cela vient de l'Inde ?

— Non, d'Afghanistan et du Pamir. Des fouilles que j'ai faites cet été, au moment même où *La Voie royale* paraissait dans *La Revue de Paris*. Amusant, n'est-ce pas ?

*D'autres pourraient être gênés par ce qui amuse M. Malraux. Car la Voie Royale est l'histoire d'un jeune homme, ancien élève de l'Ecole des Langues Orientales, et chargé de mission en Indochine, qui, malgré les interdictions de l'Ecole française d'Hanoï et du gouvernement général de l'Indochine, va détacher et s'approprier quelques bas-reliefs d'un ancien temple cambodgien. Or, c'est une histoire qui...Mais non, je ne peux pas; je suis trop novice à l'école du cynisme. La claire et froide allusion de M. Malraux ouvrait l'entretien que je souhaitais; mon interlocuteur allait me dire, comme je désirais le savoir, tout ce qu'il a mis de sa propre vie dans les livres qu'il a écrits. Et voilà que, bêtement, je laisse passer l'allusion.*

— Que pensez-vous de mon livre ?

— Que c'est un roman d'aventures fort bien fait; aussi bien fait, par endroits, que du Jules Verne. Surtout, et c'est, je crois, ce qui vous fera le plus de plaisir, que vous y avez peint un type d'aventurier magistral.

— J'ai voulu dire la vérité sur l'aventure. D'abord, une vérité qui est simplement de l'exactitude. De même, il a fallu la dernière guerre pour que la littérature révélât que la guerre est une chose sale, au sens le plus matériel du mot : de la boue qui fait flocculer sous les semelles. Eh bien ! l'aventure, avant d'être une manière que l'homme a de s'exalter ou de se distraire, c'est des fourmis qui s'écrasent sous la paume des mains, des insectes, des reptiles, des dangers repoussants à chaque pas qu'on fait dans la brousse.

— Vous l'avez fort bien montré dans *La Voie royale*. Et, ensuite ?

— Ensuite... Eh bien ! disons que l'aventure est l'obsession de la mort. Je sais, la plupart des aventuriers ne s'en doutent pas. J'écarte, bien entendu, l'aventurier désintéressé, dont le modèle est le missionnaire.

— Pour celui-là, l'aventure est un moyen non un refuge.

— Parfaitement. Mais, prenons, par exemple, le chercheur d'or. Il croit qu'il part pour l'or. S'il réfléchissait sérieusement cinq minutes, il serait le premier à convenir que les quelques pépites qu'il trouvera après deux ou trois ans d'effort sont un enjeu qui ne vaut pas la chandelle. Non, il se fuit lui-même, c'est-à-dire qu'il fuit sa hantise de la mort – en même temps qu'il court vers elle.

*Les cigarettes se fument et les bouddhas sourient toujours, tandis que nous tournons en rond autour des idées générales les plus impressionnantes. Nous en sommes maintenant à l'évocation de l'inévitable diptyque : Amérique-Russie : capitalisme-communisme... M. Malraux déclare que si, au son de leur journée, Ford et Staline se demandaient pourquoi ils ont vécu, ils seraient également incapables de se donner une réponse à eux-mêmes. Je lui dis :*

— Et vous ?

— Moi ? Je n'en sais rien.

*Il n'ajoute pas : «Mais je sais que je n'en sais rien», parce que ce serait trop facile. Il repart, avec vivacité, sur une autre pensée, comme un homme qui serait trop riche pour ne pas laisser tomber les petits sous. Et puis, brusquement, au moment où je m'y attendais le moins et où je ne l'espérais plus, ces deux mots sont venus au détour d'une phrase : « ... mon procès.»*

*Cette fois, je ne laisse pas passer l'occasion. Enfin, je vais faire dire à M. André Malraux ce qu'il entend qu'on sache, de cette affaire de sculptures khmères, à propos de laquelle on a répandu tant de méchancetés sur son compte. Pour finir, d'ailleurs, M. Malraux a eu gain de cause, devant la Cour de Cassation, qui a annulé les jugements portés contre lui par des tribunaux indochinois. Tout de même, c'est un justiciable qui a une particulière allure : après la saisie des bas-reliefs litigieux, il s'en est allé, d'un coup de tête, faire le coup de feu avec les communistes de Canton. Voilà, si je ne*

*m'abuse, un petit Julien Sorel du XX<sup>e</sup> siècle. J'attendrais qu'il me répondît : «Et puis après ? Lord Elgin, au Parthénon, n'en a pas fait davantage. Quoi ? il a donné ses sculptures au British Museum ? Mais si je ne crois pas à l'ordre politique et social dont les musées sont un des organes, pourquoi donnerais-je mes cailloux à un musée ?» J'imagine déjà, sur ce ton et dans cet esprit, une tirade d'une belle insolence.*

*Mais M. André Malraux m'a parlé un autre langage :*

— Remarquez d'abord, dit-il, que j'étais en mission gratuite, mission qui me donnait seulement le droit de réquisition auprès des indigènes. Je n'avais, par conséquent, rien d'un fonctionnaire appointé et tenu à certaines obligations. J'opérais à mes frais. Et les sculptures que j'ai rapportées, d'autres auraient pu aller les prendre avant moi, s'ils avaient eu envie de s'enfoncer dans la brousse. D'ailleurs, si on ne les avait pas saisies, j'en aurais donné la moitié au musée Guimet. Maintenant, il s'agit de les reprendre. Elles sont séquestrées au musée de Phnom-Penh, qui est propriété du roi du Cambodge. C'est un nouveau procès, car la Cour de Cassation a bien annulé les jugements déjà rendus, mais il reste à obtenir le jugement définitif...

*Bref, M. Malraux plaide, plaide... Encore un peu et je m'entendrais dire que les bas-reliefs étaient res nullius, et que, s'ils sont séquestrés, c'est sous toutes réserves que de droit. Hélas ! quelles pitoyables concessions à l'ordre bourgeois ! Sans compter les concessions au même ordre, du côté littéraire, avec ce roman tiré de l'aventure cambodgienne et publié juste à la veille du prix Goncourt... Je romps l'entretien; je m'enfuis; je quitte M. Malraux le cœur lourd d'une déception. J'ai cru, un moment, côtoyer l'anarchie pure; et j'en admirais, malgré moi, le lucide et ténébreux désespoir, l'horrible et sublime beauté. Je crains maintenant que l'anarchie pure n'existe pas, si ce n'est dans les livres de M. Malraux. Mais, alors, c'est de la littérature ?*